

Loft Story : on achève bien l'écheveau

Que nos vies et nos villes ressemblent de plus en plus au *panoptique* de Bentham, c'est-à-dire à cette prison « dont on peut, d'un poste d'observation prévu à cet effet, embrasser par la vue tout l'intérieur » (*Petit Larousse illustré*) afin que ses occupants soient livrés *corps et âmes* à leurs geôliers (tortionnaires ?), que la *télévision* participe à cette *société du spectacle* délivrée de tout code déontologique dans cette mise en abîme de l'aliénation, ce sont des évidences. Que les protagonistes de *Loft story* soient volontaires ne change rien à l'affaire, car il ne s'agit pas ici seulement d'eux mais à travers eux, de l'humain tout entier et de sa dignité. Etre humain, c'est avoir un rapport humain au monde et être assez lucide pour ne pas se soumettre à un *Big Brother* qui se prend pour Dieu (la pratique du confessionnal l'atteste : avec, dans le rôle du prêtre, la caméra). « *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn* », nous dit le poète. Mais si en fait le jeu était plus pervers encore et que le véritable *Big Brother*, c'était le Dieu-audimat, c'est-à-dire à travers Lui, nous. Mais nous, c'est aussi nous et notre conscience, celle qui nous réveillera et nous fera zapper : vers une éthique du Paysage audiovisuel ou de la télécommande conçue comme arme de guerre contre la bêtise et du zapping pensé comme *acte de résistance* face à l'ignoble et à l'obscène.

Jean-Marie Sauvage
pour le journal Réforme du 7-13 juin 2001